

Le rire boiteux de Richard Premier

Vie et mort du Roi Boiteux, texte de Jean-Pierre Ronfard, mise en scène de Frédéric Dubois, par le Théâtre des Fonds de Tiroirs, au Théâtre Périscope du 3 au 5 juin 2005 dans le cadre des Théâtres d'Ailleurs

Jacqueline Bouchard

Number 205, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2005). Le rire boiteux de Richard Premier / *Vie et mort du Roi Boiteux*, texte de Jean-Pierre Ronfard, mise en scène de Frédéric Dubois, par le Théâtre des Fonds de Tiroirs, au Théâtre Périscope du 3 au 5 juin 2005 dans le cadre des Théâtres d'Ailleurs. *Spirale*, (205), 61–62.

LE RIRE BOITEUX DE RICHARD PREMIER

VIE ET MORT DU ROI BOITEUX

Texte de Jean-Pierre Ronfard, mise en scène de Frédéric Dubois, par le Théâtre des Fonds de Tiroirs, au Théâtre Périscope du 3 au 5 juin 2005 dans le cadre des Théâtres d'Ailleurs.

Le *Roi Boiteux* fait partie de l'imposant héritage légué par Jean-Pierre Ronfard. Celui qui avait reçu en 1999 le prix Denise-Pelletier pour l'ensemble de son œuvre a marqué l'art du théâtre en Europe et en Afrique avant de s'installer au Québec dans les années soixante. On se souviendra de ce gigantesque homme de théâtre, notamment comme interprète, créateur, professeur et fondateur du Théâtre expérimental de Montréal.

En 1981, éclate en deux volumes chez Leméac le monumental rire boiteux de Richard Premier, sorti de l'imagination féconde et dé-

2004, dans la cour des défunts Oiseaux de passage à Limoilou, Frédéric Dubois réalise ce projet dont il a « *idéalement et follement* » envie et met en scène la saga, « *réduite* » à un puissant concentré de huit heures et demie avec quatorze comédiennes et comédiens. Il récidive un an plus tard au Périscope, dans le cadre des Théâtres d'Ailleurs. Dans le communiqué du spectacle, on lit qu'oser une telle aventure « *prenait le culot et la jeunesse de Frédéric Dubois et du Théâtre des Fonds de Tiroirs* ».

Dubois a répété, dans ses propos livrés à Marie Laliberté (*Voir*, 2 juin 2005) et à Jean St-

les vertus. Pour cet audacieux plongeon dans *Le Roi Boiteux*, le TFT a retrouvé le tremplin de la création *in process*, les moyens d'explorer une œuvre et de la faire évoluer pendant toute la durée de sa production. Enfin et bien sûr, c'est un hommage au grand dramaturge disparu en septembre 2003, au moment même où Dubois s'appropriait à lui confier ses intentions.

Il y eut les Roberge et il y eut les Ragone

Mais quelles visées, quelle agitation fébrile ou incontournable parole gouvernement cette œuvre et imposent de la dire avec tant d'ampleur? Un regard porté loin derrière, une vision contemporaine, un pressentiment, une urgence? « *Il serait bien*, disait Ronfard, *que l'environnement visuel et sonore, l'ambiance générale de la représentation, le style de jeu, soient incohérents, anarchiques, barbares, éloignés autant que possible des traditions de sagesse et de respect qui entourent généralement l'acte théâtral.* » Apprendre à boiter comme le *Roi*. Voilà le théâtre, voilà la vie. Pour les deux, une traversée en rafale de l'histoire, des genres et des personnages, une épopée burlesque propulsée par le désir du pouvoir, ployant sous le poids du désir, avec l'inévitable continuum des grandes et petites guerres. Assisté de Simon Lemoine, Frédéric Dubois a resserré le propos et ramassé son monde autour des familles Roberge et Roberge, en conservant les six segments et la conclusion de l'épique destinée de Richard Premier. Le Québec s'inscrit dans cette monumentale fresque quasi mythique puisque l'un des ancêtres est le vieux Père Roberge, roi de l'Abitibi. Dans le tourbillon des passions et des ambitions de ces gens qui nous ressemblent, il y a l'indissociable et funeste duo Eros-Thanatos qui rôde déjà autour des jeux de l'enfance et que seule l'amère et lucide Emma Roberge, apparemment, s'acharne à dénoncer. Trahisons et perfidies, exaltation et tendresse alternent et constituent le lot de cette humanité royale et claudicante, pitoyable et dangereuse, vulgaire et terriblement drôle. Le temps file pendant que nous défilons dans ce miroir bien cuit.

L'espace éclate puisque la vie est mouvance. La majeure partie de la pièce se déroule à l'extérieur : un chapiteau est érigé à côté du



Nuit américaine, Isabelle Hayeur, Diptyque, 185 × 124 cm, 2004.

bridée de Ronfard. L'œuvre, deux fois reprise par Frédéric Dubois, n'avait été jouée que cinq fois depuis sa création. Et pour cause! Décrite comme une épopée sanglante et grotesque, elle est constituée de six chapitres et d'un épilogue qui s'enchaînent sur une quinzaine d'heures, comportant plus de deux cents personnages interprétés par une vingtaine de comédiennes et comédiens. Abordée en lecture et montée en partie en 1981, la version intégrale avait été présentée en 1982 à Montréal puis à Ottawa. À l'été

Hilaire (*Le Soleil*, 16 juillet 2004), à quel point l'expérience les avait marqués, lui et son équipe. On comprend que l'œuvre a modifié sa façon de saisir la vie dans ce qu'elle a d'imprévisible et d'indisciplinable, d'affreusement bordélique et de savoureusement festif. Il y eut ensuite cette naturelle nécessité de célébrer cela par le théâtre, d'aborder le texte en hors-la-loi, avec une totale et sauvage intégrité créatrice : diffuser une retentissante et païenne joie de vivre, absoudre de tous les péchés et de toutes



Image tirée de la vidéo *Drifting*, Isabelle Hayeur, durée 11 min 30, réalisée en 2005.

Périscopes et la rue adjacente fermée à la circulation automobile. Cela n'exclut pas les imprévus. Dans ce lieu ouvert pollué par différents bruits, Pascal Robitaille assure l'environnement sonore et se tire bien d'affaire avec ses instruments plus ou moins hétéroclites. À l'éclairage, Félix Bernier-Guimond réussit à instaurer pour les cinq scènes intérieures, très différentes, des atmosphères particulières. La scénographie de Vano Hotton s'inspire du travail initial de Yasmina Giguère, assistée en 2004 par Francis Lauzon. Les matériaux sont économiques, domestiques. Si on exclut les échafaudages, le décor est, pourrait-on dire, fluide. Draps et drapés sont à l'honneur. Côté cour, une corde garnie de linge claquant au vent sépare l'action théâtrale de l'activité urbaine; côté immeuble, des tissus créent un univers onirique, un tunnel océanique par lequel les spectateurs pénétreront dans l'édifice et parviendront jusqu'à l'île de Circé habitée par les mystérieuses sculptures de Hotton. Les costumes sont de Yasmina Giguère, assistée de Vanessa Cadrin et de Jeanne Lapierre. Là aussi capes et superpositions de vêtements se suivent en mélangeant textures et couleurs dans une cacophonie agréablement équilibrée : il y a une météorologie des couleurs dans l'agencement des teintes, ces dernières créant des zones et des périodes climatiques marquant l'évolution de l'humanité ronfar-

dienne. Ainsi l'entrée chaude, délirante et crierde des personnages, au premier épisode, fait-elle place à l'uniformité du noir et du blanc dans le dernier tableau.

On ne saurait résister au *Roi Boiteux* sans une interprétation solide et énergique des comédiens. Patrice Dubois incarne le piètre souverain dont la déprimante médiocrité vient à bout de tout et de tous. Au titre de l'impayable et du comique, il faut souligner les interjections et les mimiques grotesques de Hugues Frenette, ce Filippo Ragone dit Le Débile, malicieusement ferré dans son fauteuil roulant. Mentionnons aussi, puisque la naïveté bête fait encore et toujours rire, la performance de Jonathan Gagnon en Freddy le simplet, et le passage étonnant du même dans son rôle de prélat. Ajoutons-y les apparitions surprenantes, inoubliables, du gaillard Frédéric Bouffard en François puis en Alcide Premier : un pilote qui fait décoller le jeu en faisant battre sa cape de superman parmi les spectateurs. Dans un autre registre, Nadine Meloche, Catherine Larochelle et Monelle Guertin incarnent respectivement les sœurs Emma et Judith Roberge et la fille de cette dernière, Annie Williams. Elles injectent une dose émouvante et convaincante de drame dans les péripéties loufoques. Nadine Meloche endosse le caractère trempé d'Emma et les charmes de

Circé. Catherine Larochelle et Monelle Guertin livrent quant à elles des morceaux de chant qui feront leur effet. Il y a encore les touchants jumeaux Sandy (Marie-France Desranleau) et Nelson (Michel-Maxime Legault), et la parfaitement gitane Lou Birkanian (Tova Roy). Ansie Saint-Martin est Catherine Ragone, qui se métamorphose au fil des heures de quasi-putain en reine-mère fougueuse puis en grand-mère presque honorable. Elle atteint des sommets dans ses déclamations extraites de tragédies classiques. Marie-Christine Lavalée (Marie-Jeanne), Stephan Allard (Robert), Sylvio-Manuel Arriola (Roy) complètent cette efficace distribution.

Vivent le *Roi*, les comédiens, Frédéric Dubois et Ronfard : survolons l'époque des croisades avec un général allemand et la papesse Jeanne, foulons l'Azerbaïdjan et l'Abitibi, craquons pour Circé avant d'être menés par Moïse en radeau de la Méduse jusqu'à Tahiti pour finalement aboutir à la cité glauque d'un dictateur contemporain. Vivons cette expérience purgative et réelle de notre humanité, en condensé et en accéléré. Rions de nos éternelles contradictions, terribles échecs et utopiques entreprises. Aimons ce théâtre et son apaisante compassion pour le *Boiteux* dont il rit.

Jacqueline Bouchard